Zeitschrift: Annalas da la Societad Retorumantscha
Herausgeber: Societad Retorumantscha
Band: 98 (1985)

Artikel: Petite suite romanche
Autor: Mützenberg, Gabriel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-235018

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Petite suite romanche

Gabriel Mützenberg

Je n'y avais jamais mis les pieds. Les Grisons, c'était pour moi le plus grand canton de la Suisse, la patrie du romanche, et quelques images devenues classiques: Segl-Baselgia, l'église de Frauenkirch sous la neige, la Bernina, peut-être les pics de granit du Bregaglia, San Murezzan, ou le Weissfluhjoch sur Davos . . . Et puis deux noms de famille et un personnage dont faisait état le manuel d'histoire que j'avais utilisé à l'école, jadis: les Planta, les Salis, Georges Jenatsch . . .

*

C'est avec ce maigre bagage de connaissances, par une après-midi de la mi-décembre, au seuil d'un mémorable hiver, que j'arrive à la gare de Davos-Dorf: ville insolite, étrange par tant de hautes maisons plantées dans la neige au pied d'imposantes montagnes . . . C'est là, des années durant, au sanatorium d'abord, puis dans la solitude d'une chambre louée, face au puissant clocher de l'église Saint-Jean, que je vais vivre un exil lourd d'incertitude, puis, à mesure que ma liberté de courir les vallées s'affirmera, de plus en plus émerveillé. L'impression du début, celle d'une beauté froide et légèrement hostile, fera place à la joie de découvrir, dans les proches environs, tel site au nom demeuré romanche, *Drusatscha* par exemple, cette haute prairie penchée vers le lac, au pied du Seehorn, et constellée d'anémones soufrées, de gentianes bleues, l'été, quand les mélèzes, d'une fraîcheur frémissante, ne chantent pas encore, vieil or, le déclin déchirant de la saison. C'est de là que je vais partir, le regard vibrant d'attente, à la quête des villages et des gens. Longer, par des sentiers riches d'imprévus, la Landwasser ou l'Alvra, le Rhin ou l'Inn, ou encore, vers S-charl – et peut-être vers Lü, tout en haut sur les versants du Val Müstair – la Clemgia. Occasion, dans un exil qui eût pu devenir malheureux, de recouvrer, au rythme de la marche solitaire en pleine nature, l'équilibre d'une liberté nouvelle.

Sans doute cette expérience, cette curiosité, cette amitié pour un pays, pour un peuple, m'ont-elles permis de connaître les Grisons comme aucune autre région du monde. Les vallées rhétiques, peu à peu, sont devenues pour moi seconde patrie. Elles avaient cultivé jadis, avec la première, celle de ma naissance, la genevoise – car je suis bernois – des relations cordiales. L'Engadine surtout; mais aussi la Ligue des X Juridictions, ou la bourgeoisie de Coire. Des fils de bonnes familles étaient venus s'asseoir sur les bancs de son Académie, aux pieds de Calvin ou de ses successeurs. Joan Travers, l'humaniste, l'homme d'Etat, et l'auteur de la *Chianzun da la guerra dal Chiastè d'Müsch,* premier poème ladin, avait correspondu avec le réformateur.[1] Quant à Caspar Alexius, un ami et compagnon de captivité du prédicant martyr Blasius Alexander (Plasch Zonder) – j'ai raconté sa vie et sa mort dans le *Prisonnier d'Innsbruck*[2] – il sera professeur de philosophie et de théologie à Genève.

Ces noms prennent rang parmi les défenseurs d'une identité culturelle et spirituelle toujours à nouveau menacée. Ils se dressent en témoins. Mais il en est d'autres, et je pense surtout à la masse des anonymes, ceux qui par exemple ont chanté, en 1652, la très populaire *Canzun davart la Libertat da nossas trais Lias* du pasteur de Ramosch Martinus ex Martinis . . .

Cette date, ce personnage, célébrés en 1952 par un festival inoubliable, à Scuol, fut l'occasion, pour moi, de découvrir une langue que j'avais jusqu'alors bien rarement entendue. Tant il est vrai que le Romanche, qu'il soit de l'Engadine ou de la Surselva, du Surmeir, de la Tumgliasca ou du Schons, se montre toujours généreusement empressé, et souvent parfaitement capable, de parler avec son interlocuteur étranger allemand, italien ou français. On comprend donc que sur la place du vieux village, les façades à pignons tenant lieu de décor, le *vallader* mélodieux de Men Rauch, dans la bouche d'acteurs de talent comme Cla Biert, ait retenti à mon oreille avec un charme singulier. Une musique presque inconnue c'est vrai, et pourtant si naturelle en ce lieu, que ses accents les plus authentiques me semblaient sourdre du sol même . . .

Envoyé de la *Tribune de Genève* à ce troisième centenaire de la libération de la Basse-Engadine, tandis qu'au-dessus du Piz Pisoc, haut dans le

[1] Je lui ai consacré un récit dans *Œcuménisme, alchimie et poésie,* Genève, Labor et Fides, 1966, pp. 15–76.

[2] Genève, Labor et Fides, 1960 (épuisé). Traduction allemande par Lilly Ronchetti: *Der Gefangene von Innsbruck,* Buchdruckerei Schiers, 1977.

ciel noir, une étoile montait, je me sentais peu à peu pénétré par un émerveillement étrange. Cette heure privilégiée, à travers les prés fleuris des vallées rhétiques, ne traçait-elle pas pour moi des chemins nouveaux? Déjà le passé qu'on fêtait, ponctué par des strophes insistantes, s'ordonnait de scène en scène dans mon esprit. J'écoutais. Je comprenais à quel point les gens de cette région, face aux visées dominatrices de l'Autriche, avaient su résister de toute leur âme en s'investissant corps et biens. Et alors j'entendais, soulevé par un enthousiasme quasi religieux, les paroles vieilles de trois cents ans se répercuter en moi plus profond et plus longtemps qu'elles ne bondissaient entre les façades aux oriels fleuris se regardant ou les rochers:

«A tots pagiais e natiuns
Parta Deis oura da seis duns,
Mo'l principal ais cur Deis dâ
Ilg seis soinch plaed cun LIBERTAT.

A tous, peuples et nations,
Dieu fait la grâce de ses dons,
Mais le meilleur de ses bontés
C'est sa Parole, LIBERTE.»

Un voyage commençait à travers l'espace et le temps, de lieu en lieu, de siècle en siècle. Je me voyais marcher de versant en versant, de clocher en clocher, de Sent à Lavin ou Santa Maria, de Bravuogn à Savognin, de la Muntogna du Schons à Breil, Vuorz ou Flond, pèlerin frappant à la porte du pasteur, du curé, de l'instituteur, de l'écrivain . . . Lecteur d'anciens poèmes ou de vieux livres aussi bien que des journaux locaux ou de la dernière plaquette de poésies ou de nouvelles imprimée à la Stampa Engiadinaisa de Samedan ou à la Stampa Romontscha de Mustér. Un brin explorateur sur quelques sentiers mal frayés que leur découverte rend plus prenants, et la communication qu'on en fait à d'autres plus exaltants, plus beaux . . .

*

Le Romanche, membre d'une infime minorité – à peine plus du quart de la population dans les Grisons et moins de 1% en Suisse – est

forcément, qu'il le veuille ou non, le défenseur de sa langue. Même s'il ne milite pas dans les sociétés rhéto-romanes de sa région. Par le simple fait que l'idiome qu'il a appris sur les genoux de sa mère est le *puter* ou le *vallader* d'Engadine, le *surmérien* ou le *sutselvien* du centre du canton, le *surselvien* des vallées du Rhin antérieur et de ses affluents. Car s'il le parle mal, s'il néglige de le cultiver en en pratiquant les auteurs et en en faisant le moyen de communication privilégié de la vie quotidienne – dans la famille, dans la rue, dans les sociétés villageoises, à l'église et à l'école – il contribue, par une identité culturelle déficiente, à en affaiblir la résistance et, par conséquent, à en hâter la disparition. Une communauté si petite ne peut se passer, dans sa lutte pour subsister, de l'aide effective d'un seul de ses membres.

Cette réalité, je l'ai rencontrée parfois chez l'habitant, devant la poste, au bord de la fontaine, au sortir de l'église, ou dans quelque *stüva* paisible fleurant bon le bois d'arole. Par telle allusion, telle évocation d'un état de fait, d'une difficulté à vivre encore à l'heure romanche, voire d'un déchirement sous les effets du choc culturel que constituent le mélange des populations et la pression des niveaux de vie. Situation certes ancienne dont un Gian Fontana, dans ses grandes nouvelles, a su dépeindre avec une intensité dramatique rare les conséquences multiples. Mais si la fin du XIXe siècle, quand s'installe en certains lieux un tourisme qui n'est plus de passage seulement, mais de villégiature, de cure, se pose à cet égard comme un prélude que le premier tiers du XXe prolonge, c'est après la seconde guerre mondiale que les conséquences de cette évolution, par une transformation plus radicale et plus rapide que jamais du genre de vie et des mentalités, atteignent la cote d'alerte.

Dans cette perspective, le chant triomphal qui m'habitait à l'heure de la découverte, cet *allegro* très pur, si proche d'une des salutations ladines les plus populaires (même chez l'étranger), devient alors, face à un état de chose qui souvent paraît irréversible, un triste *larghetto*. L'espoir semble s'effondrer, le destin, sur les montagnes de la vieille Rhétie, s'inscrire en termes de mort . . .

Sur mon bureau, au milieu de beaucoup de papiers, un recueil de poésies, les œuvres complètes d'un écrivain qui vient de mourir, en un seul tome, et deux volumes de nouvelles parus coup sur coup, à quelques mois de distance, sous le nom d'un auteur particulièrement fécond, et même un peu prolixe, m'invitent à la lecture. La mélodie qui s'enlisait, langoureuse, au fond de mon coeur, reprend quelque élan. *Moderato can-*

tabile. Le romanche a encore une voix. Il en a même de diverses, riches les unes et les autres d'inflexions si personnelles que l'on en vient à se demander si elles ne relèvent pas toutes, pour le déploiement d'un choeur à nul autre pareil, d'un ton qui leur appartient en propre. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'ouvrir *Il descendent* de Cla Biert, premier livre offert au public le même jour, le 14 novembre 1981, dans nos quatre langues nationales. Les traductions ne lui ôtent en rien sa puissante originalité, et ce fut une joie pour moi, et un honneur, d'en assurer sous le titre *Une jeunesse en Engadine* la version française.

Il est donc vrai: la littérature, aujourd'hui encore, rend à ce faisceau d'idiomes qui constituent le romanche, et qu'on pourrait parfois juger presque moribonds, une identité réelle, et même vigoureuse. Salutaire, non ? de feuilleter les livres.

Je ne m'en prive pas. Qu'ils soient de maintenant, de naguère, de jadis. L'effort des générations d'autrefois, celui d'un Caspar Decurtins par exemple, d'un Peider Lansel, n'a pas été perdu. Il a permis Cla Biert, ou Theo Candinas, ou encore Andri Peer, Ursicin G.G. Derungs, Silvio Camenisch. *Allegra*. Je salue. Et je me réjouis. Le chant s'anime. *Allegro*.

Mais que permettront, dans une vingtaine ou une trentaine d'années, le combat du *Chardun* ou de la *Fundaziun retoromana Placi a Spescha* du père Flurin Maissen et de Jean-Jacques Furer? Auront-ils un meilleur sort que celui, voici bientôt un demi-siècle, d'un Giuseppe Gangale, qui ne manquait certes pas de génie, et qui lui aussi voulait sauver le romanche? Je me le demande, avec toute la distance que permet le poste d'observateur – fervent – qui est le mien, quand je vois les élections aux positions clefs de la *Ligia Romontscha* ou des autres instances culturelles de notre quatrième langue nationale dominées par une politique de parti aux vues étroites. Je m'interroge. *Adagio lamentoso*. Face à de tels faux pas, les Suisses ne finiront-ils pas par se dire, lassés: «A quoi bon, au nom du respect des minorités, défendre les Romanches, si à l'intérieur de leur propre communauté, ils ne manifestent eux-mêmes aucune considération pour les groupes les plus faibles?» Un fédéralisme à sens unique n'est pas crédible. «Un pour tous, tous pour un!» Il faudrait, dans le bassin du haut Rhin, qu'on en prenne conscience. Qu'un certain esprit de clocher, dénoncé avec talent par Ursicin G.G. Derungs, s'ouvre à un sens plus vrai de la liberté humaine. La spiritualité n'y perdrait rien. Pas plus que la foi. Elle y gagnerait même de nouvelles lettres de noblesse.

Peut-on l'espérer? Verra-t-on bientôt, au sein des majorités, une fraternelle considération pour la minorité, qu'elle soit ladine ou autre, remplacer le coup de force? Un *allegro con moto* nous emmènera-t-il à la victoire?

Dans ce domaine-là, il n'est pas possible de faire appel à une force de l'extérieur comme ce fut le cas pour le *Rumantsch grischun*. Il s'agit de bien autre chose que de la confection virtuose d'un espéranto romanche. Les mentalités sont en jeu. Elles donnent la main à certaines réalités démographiques qu'il ne convient pourtant pas d'absolutiser. Elles devraient pouvoir s'ouvrir. Se faire, comme l'écrivit le grand apôtre, «tout à tous». Accepter le frère différent sans renier sa propre identité. Et démontrer qu'en notre monde d'intolérance et de violence il est encore possible d'être libre.

Le fédéralisme est fait pour ça!

Gabriel Mützenberg est l'auteur de deux livres qui ont fait connaître la littérature rhéto-romane au public de langue française, parus l'un et l'autre aux éditions L'Age d'Homme, Lausanne:
Destin de la langue et de la littérature rhéto-romanes, 1974. Anthologie rhéto-romane, 1982.